
La *tetserrét* des Aytawari Seslem : un parler proche du berbère « septentrional » chez les Touaregs de l'Azawagh (Niger)

Saskia Walentowitz
Abdoulmobamine Khamed Attayoub

Un fait social et linguistique exceptionnel

L'un des traits originaux de la culture des Touaregs Aytawari Seslem de l'Azawagh est d'avoir conservé un parler spécifique nommé *tetserrét* par ses locuteurs et *sbinsart* en touareg (*temajeq*). La *tetserrét* se rapproche davantage des parlers berbères « septentrionaux » que des parlers touaregs. Dans l'état actuel de nos recherches, ce parler présente sur les plans morpho-syntaxique et lexical des similitudes significatives avec le zenaga de Mauritanie, d'une part, et avec les parlers berbères du Maroc d'autre part.

En l'absence de relevés linguistiques de la *tetserrét* dans le passé, mais aussi de recherches approfondies parmi ses locuteurs, ce fait exceptionnel est jusqu'à présent passé inaperçu chez les spécialistes du monde berbère. L'existence d'un parler spécifique aux Aytawari Seslem a été néanmoins signalée depuis la période coloniale, en l'occurrence par l'administrateur F. Nicolas (1940 : 189). Ce dernier cite la « *chi-nsarr* »¹ en même temps que la « *taqdalt ou tibetit* » des Igdalan comme étant des idiomes propres aux communautés d'Inesleman (« religieux » dont font partie les Attawari Seslem).

Par la suite, la *tetserrét* a été parfois assimilée aux parlers dits « mixtes » berbéro-songhay² auxquels se rattachent la *tagdalt* des pasteurs-nomades Igdalan et la *tasawaq* des Isawaghan sédentaires de la région d'In Gall. S'il est vrai que la *tetserrét* a un certain nombre de termes en commun avec ces

1. À la suite de F. Nicolas, les différents auteurs amenés à signaler le parler spécifique des Aytawari Seslem le nomment *sbinsar* (différentes orthographes), y compris dans les textes les plus récents (voir par exemple B. Hama, 1967 : 100, *chin-sar*, E. Bernus, 1980 : 72, *shin sar*, L. Bougchiche, 1997 : 44, *sbinsar*, Gh. Alowjely et al., 1998 : 363, *sbinsarr*). Or, ce parler est appelé exclusivement *sbinsart* avec un « t » final en *temajaq*.

2. Voir par exemple A. Marty, 1975 : 16-17 : « L'étude des langues mixtes Songhay-Tamajaq parlées encore de nos jours dans la région – celles des tribus nomades de l'Azawagh : Igdalan, *Ayt Awari*, Dahusahaq, Kel Eghlal Ningger mais avant tout la *Tasawaq*, celle des Isawaghan habitants actuels d'In Gall et Teggida-n-tesemt, suggère au linguiste P. F. Lacroix qu'on aurait là des vestiges linguistiques d'un mixage Songhay-Touareg très ancien (...) » (souligné par nous).

parlers du songhay septentrional, elle se distingue de toute évidence radicalement de cet ensemble linguistique. De même, la tetserrét n'est pas non plus une simple variante locale du touareg comme il cela a également pu être dit auparavant³.

En effet, les différentes variantes de la langue touarègue sont aisément identifiées comme telles par tout Touareg. Au-delà des différences liées aux divers ensembles régionaux, comme la *tayart* parlée dans l'Air, ou la *tadraq* en usage chez les Kel Adagh, ces variantes sont toujours dénommées par le générique *temajeq*, réalisé encore *temabaq* ou *temashaq*. Tel n'est pas le cas pour la *testerrét* qui est clairement différenciée de l'ensemble linguistique touareg désigné dans ce parler par le terme *temawdesht*. Par extension, les Touaregs, en tant que communauté partageant la même langue, sont nommés *id baba n temawdesht*, soit l'équivalent de l'appellation Kel Temajeq ou « ceux de la langue touarègue ». Bien que les emprunts à la *temajeq* soient nombreux en *tetserrét*⁴, il n'existe aucune intercompréhension entre ces deux parlers. Par contre, la parenté entre la *tetserrét* et les parlers berbères septentrionaux est souvent soulignée par ses locuteurs, en particulier par ceux qui ont voyagé dans les pays du Maghreb. À côté des personnes qui ont eu l'occasion de d'échanger avec des locuteurs berbères du Maroc et de constater ainsi une certaine intercompréhension, c'est généralement auprès des anciens *ishumar*⁵ que l'on trouve la majorité des témoignages. En voici un exemple :

« Mon cousin habitait à l'époque près de Tripoli, chez une famille libyenne pour laquelle il travaillait. Là-bas, j'ai entendu le chef de famille dire à ses enfants : « *Omelet eraren !* Aller jouer ! ». Je lui ai fait savoir que j'avais compris ce qu'il venait de dire. Il m'a dit : « Ah bon, tu comprends ce que je viens de dire ? Donc, tu es un *amazigh* ! ». En *shinsart*, on dit exactement comme ça : *omelet eraren*.

En milieu Aytawari, les contacts avec les berbérophones libyens viennent étayer leur hypothèse concernant l'origine étymologique des appellations *tet-serrét* / *shin-sart*. Car, l'idée selon laquelle celles-ci signifient « celle de la Sirt », d'après l'ancienne province de Sirt en Tripolitaine, est très répandue. Aux yeux des intéressés, cette provenance semble d'autant plus probable qu'elle concorde avec l'histoire des origines qui fait venir les Aytawari, comme beaucoup d'autres tribus touarègues, de l'actuelle Libye. Si ces dernières se réclament le plus souvent du Fezzan, les Aytawari situent parfois leur région d'origine plus au nord, vers Waddan⁶.

3. Voir par exemple E. Bernus, 1980 : 72 : « D'autres Touaregs parlent des langues qui ne sont que des variations dialectales du touareg : *shin sar* des Aït Awari, *talasaghlalt* des Kel Eghlal Enniger du sud de l'Azawagh ».

4. Ces emprunts semblent aujourd'hui plus fréquents qu'autrefois, en particulier chez les locuteurs qui ne maîtrisent déjà plus parfaitement la *tetserrét*.

5. Singulier *ashamur* pluriel *ishumar*. Berbérisation du mot français *chômeur* et désignant à l'origine les Touaregs partis dès le début des années soixante-dix en Libye à la recherche d'un travail, avant de s'engager dans la résistance armée.

6. Selon T. Lewicki (1983 : 51), Waddan formait à l'époque médiévale la région intérieure de l'ancienne province de Sirt (ou Surt) : *Le Sabara oriental et septentrional dans le Haut Moyen Âge-viii^e-xii^e siècle*.

Une « langue originelle » aux origines énigmatiques

Suivant les récits historiques transmis par voie orale mais aussi écrite⁷, l'itinéraire emprunté par les ancêtres des Aytawari depuis le VIII^e jusqu'au XVII^e siècle est tracé comme suit. Habitants de la Libye, les Aytawari, se disant déjà musulmans à l'époque du premier siècle de l'hégire, seraient entrés en conflit avec les Arabes qui avaient conquis le pays. Ils auraient longtemps régné aux côtés des Gobirawa et construit la première mosquée d'Agadez sous le nom d'Ibarkorayan ou Ibalkorayan⁸. Ensemble avec d'autres tribus venues s'installer par la suite, à savoir les Itesen, les Illisawen et les Imiskikiyan, les ancêtres des Aytawari auraient fait construire le premier palais de l'*amenokal* à Tanshaman, situé à deux km au nord de l'ancien mur de la ville d'Agadez. Puis, les Itesen auraient acquis auprès des Ibarkorayan et des Gobirawa moyennant 1 000 dinars un emplacement permettant à l'*amenokal* de loger à l'intérieur des enceintes de la ville. Vers le début du XV^e siècle, des conflits opposèrent les Ibarkorayan et les Gobirawa à l'*amenokal* et ses alliés et aboutirent au départ de ces deux groupes. Les Ibarkorayan se seraient dirigés vers les bordures ouest de l'Aïr, dans la région de Tematedrayt où ils auraient vécu assez longtemps, avant de migrer encore plus au nord-ouest vers la région d'In Teduq, à une soixantaine de km au nord de l'actuelle ville de Tassara. De nombreuses sources historiques désignent les Aytawari comme les fondateurs et/ou les dirigeants de cet important centre spirituel, situé aux abords d'une route caravanière allant de l'ouest saharien jusqu'en Égypte⁹.

Dans ce contexte historique qui fait figurer les ancêtres des Aytawari parmi les premiers migrants berbères dans l'Aïr, la *tetserrét* est présentée comme « langue originelle » ayant longtemps précédé non seulement la *temajeq*, mais toutes les autres langues qui existent à l'heure actuelle en zone nomade sahélienne. Aux yeux des Aytawari, les mots partagés avec ces parlers confirmeraient cette hypothèse. En touareg de l'Adagh, par exemple, on dit *asafar* pour désigner le remède, alors qu'en *tetserrét*, on dit *ashafar*. En *tagdalt*, c'est-à-dire le parler des Igdalan, considéré comme une autre langue première de la zone sud-ouest de l'Aïr¹⁰, les gens nomment un coussin *talla*, comme en *tetserrét*. Et même les Arabes de la

7. La pièce majeure de cette histoire est le *tarikh al-Tawari* dont D. Hamani a publié des résumés dans son ouvrage. *Le Sultanat touareg de l'Aïr* (1989). Malheureusement, ce *tarikh*, dont il existe deux versions, est aujourd'hui perdu des archives des Inesleman de l'Azawagh.

8. Les options convergent en général sur l'étymologie de cette appellation très probablement d'origine songhay septentrional, car *Borey korey* signifie « homme blanc » dans cette langue (G. Alojaly, 1975 ; D. Hamani, 1989).

9. Voir au sujet d'In Teduq l'ouvrage de F. Paris, E. Bernus, P. Cressier (eds.), 1999.

10. Signalons que, selon D. Hamani (1989 : 76), les Igdalan situent également leur origine à « oudden, près de La Mecque ». Les Igdalan figure, d'après de nombreuses traditions orales, parmi les premiers Berbères installés au sud du Sahara. Dans ce contexte, Hawad (communication personnelle) a formulé l'intéressante hypothèse selon laquelle le nom Igdalan ne désignerait pas à l'origine une tribu, mais une fonction : venant de la racine berbère GDL, qui signifie entre autres « former écran », les Igdalan tiendraient leur nom du fait qu'ils constituaient une communauté berbère « frontière », installée aux côtés de populations noires et formant ainsi écran entre l'Afrique Noire et la Berbérie.

Tamesna utilisent des mots *tetserrét*, par exemple pour désigner le bœuf : *awdesb*¹¹.

Un autre fait témoigne selon les Aytawari de la présence ancienne de leur langue dans la région. En effet, le terme *gober* signifie le « sud » en *tetserrét* ; les Gobirawa auraient par conséquent été les « gens du sud » pour ces anciens Berbères venus du nord.

Vient ensuite le parler des Kel Eghlal n Ennigger, une tribu Inesleman de l'Azawagh dont la langue maternelle est actuellement encore un parler très proche de la *tetserrét* nommé *temesghelalt*. Or, l'histoire orale relate que cette tribu a été anciennement dominée par les Aytawari. Comme leur nom l'indique, les Kel Eghlal n Ennigger auraient formé une tribu Kel Eghlal « sous la protection » d'une autre tribu plus puissante qu'elle ; *Ennigger* étant le nom verbal de la racine *NGR*, signifiant « être sous la protection de / se déverser dans (vallée, etc.) / s'adosser / s'appuyer contre »¹². À l'origine, ils auraient parlé la langue de leurs protecteurs, les Aytawari.

Articulées aux différentes rencontres avec les berbérophones du Nord, mais aussi aux lectures des textes arabes classiques sur le monde berbère ancien¹³, tous ces indices, ces traces linguistiques de la *tetserrét* dans les parlers aussi variés, se cristallisent aujourd'hui parfois dans l'opinion selon laquelle la *tetserrét* ne serait rien de moins que la première langue parlée dans toute l'Afrique septentrionale et saharienne ! De ce point de vue, les Aytawari Seslem ne sont pas étonnés de constater des similitudes entre la *tetserrét*, les parlers berbères du Maghreb et les parlers touaregs. Ce n'est évidemment pas le bien-fondé de telles assertions qui nous occupe ici – bien que l'idée d'une preuve vivante du proto-berbère fasse rêver. C'est plutôt l'idée manifeste d'une unité linguistique originelle de la Berbérie qu'il faut souligner. Sans oublier que suite à une marginalisation plurielle de la langue berbère depuis l'époque phénicienne, la réalité d'un Maghreb linguistiquement homogène remonte probablement à la fin du deuxième millénaire¹⁴.

Dans la perspective donnée par les intéressés eux-mêmes, l'existence d'un parler qui présente une proximité linguistique réelle avec les parlers berbères « septentrionaux » ne peut donc être analysée qu'en termes de « langue résiduelle ». Si l'on n'admet pas ce point de vue, il ne pourra s'agir que d'un phénomène de migration plus ou moins récent¹⁵. Or, plusieurs

11. Ce terme est particulièrement intéressant, car il fait partie des emprunts de la *hassaniya* mauritanienne au zenaga où il désigne plus précisément un « bœuf dressé pour le portage » (F. Nicolas, 1953 : 155). Or, les Arabes de la Tamesna du Niger sont en partie originaires de la Mauritanie.

12. Lexique touareg-français de Gh. Alojaly, K.-G. Prasse, Gh. Mohamed, 1998 : 214.

13. N'oublions pas que les Aytawari forment une tribu de lettrés dont beaucoup possèdent dans leurs bibliothèques privées les ouvrages classiques, d'Ibn Hawqal à Ibn Khaldun, et sont très au fait de l'histoire générale des Berbères. L'un des savants que nous avons interrogé à propos de la *tetserrét* pense par ailleurs identifier ce parler avec la langue particulière parlée autrefois dans la ville de Sirt, signalée par al-Bakri : « C'était une ville (...) dont les habitants parlaient, à en croire al-Bakri, « une espèce de jargon qui n'était ni arabe, ni persan, ni berbère, ni copte ». (cité d'après T. Lewicki, *op. cit.*, p. 53-54.

14. Voir à ce sujet S. Chaker, 1995a.

15. C'est l'hypothèse de J. Drouin (1984) à propos de la *temesghelalt*. Voir le bref commentaire de son papier dans l'annexe de cet article.

données ne parlent pas en faveur de cette hypothèse. Tout d'abord, la tradition orale ne retient aucun souvenir d'une arrivée « soudaine » des Aytawari, comme une population étrangère parlant une autre langue que le touareg. Nous avons vu, au contraire, que les traditions historiques attestent la présence des Aytawari dans l'Azawagh depuis plus de trois ou quatre siècles, et dans l'Air elle remonte avant l'installation du premier *amenokal* à Agadez. Mais il y a aussi un indice anthroponymique qui témoigne de la présence ancienne de ce parler¹⁶. Il s'agit du nom du père de Mukhammad Attafrij, premier *amenokal* des Imajeghan Iwallemmeden de la confédération de la Tagaraygarayt, nommé *Mukhammad van amawdesb*. Ces derniers vivaient à cette époque encore dans les environs d'In Teduq, au tournant du XVII^e siècle. Or, ce nom signifie très exactement Mukhammad l'*amajagh*, *amawdesb* étant l'équivalent d'*amajagh* en *tetserrét* !

À en croire l'histoire orale, les Aytawari formaient à l'époque la tribu dirigeante d'In Teduq, avant la formation de la confédération de la Tagaraygarayt dans l'Asawagh. Celle-ci allait se caractériser par une organisation politique originale, à partir d'un consensus établi entre des tribus guerrières Imejghan originaires de l'Ouest et les tribus guerrières et musulmanes des Ibarkorayan (voir *infra*). Le nom du père de Mukhammad Attafrij confirme ici singulièrement cette version de l'histoire, celle d'un guerrier Amajagh venu sceller une alliance politique auprès d'un chef des Aytawari. Ce dernier aurait tout naturellement marqué l'origine de cet étranger, lié à la chefferie des Iwellemmeden, dans sa langue maternelle, la *tetserrét*.

Cette façon de nommer une personne importante est, du reste, encore en vigueur chez les Touaregs de l'Azawagh d'aujourd'hui. Le nom Mukhammad étant très fréquent on distingue généralement les personnes ainsi prénommées en ajoutant le nom de leur père : Mukhammad, fils d'Untel¹⁷. Sauf pour les personnages très connus, investis d'une responsabilité particulière, à qui on préfère attribuer un nom de circonstance. C'est le cas de l'imam actuel, Mukhammad wan Khamed Almonin, chef du II^e Groupement Nomade, et de feu Mukhammad wan Alklorer, fils du dernier *amenokal* Iwellemmeden. Pour les distinguer, on appelle le premier *Mukhammad wan eliman*, Mukhammad l'imam, et le second *Mukhammad van Amajagh*, Mukhammad l'amajagh, soit l'équivalent exact en *temajeq* du surnom attribué jadis en *tetserrét* au père d'Attafrij.

Un autre fait qui va dans le sens d'une présence ancienne de la *tetserrét* en zone saharo-sahélienne est d'ordre linguistique. Les comparaisons de la morpho-syntaxe et du lexique de la *tetserrét* avec d'autres dialectes berbères ne permettent aucune identification de ce parler avec l'un ou l'autre dialectes berbères ne permettent aucune identification de ce parler avec l'un ou l'autre de ces ensembles linguistiques. Autrement dit, il ne semble pas simplement s'agir d'un parler « importé » qui aurait subi seulement l'influence de la *temajeq* au fil du temps. Pour l'instant, l'étude a révélé une certaine

16. On n'a pas relevé de toponymes qui soient d'évidence d'origine *tetserrét*, ni dans l'Azawagh ni dans l'Air. Une étude systématique dans ce domaine ne sera pas dépourvue d'intérêt.

17. Parmi les Touaregs de l'Azawagh, le terme *wan*, « celui de », remplace celui d'*ag*, « fils de », employé ailleurs dans le monde touareg. Pour une femme, on dit *Tamandamt tan Mandam* : Untelle, celle d'Untel », au lieu de *Tamandamt weler mandam*, « Unetelle, fille d'Untel ».

parenté avec le *zenaga* et les parlers marocains. Quant au touareg, la *tetserrét* semble avoir plus d'affinités avec la *temasbeq* de l'ouest qu'avec les parlers de l'Azawagh ou de l'Air (*temajeq*)¹⁸. Autrement dit, dans l'état actuel de nos recherches linguistiques, l'origine de la *tetserrét* – si l'on peut parler en ces termes – semble se situer plutôt vers le sud-ouest du pays berbère, soit la direction opposée qu'indiquent les différentes traditions et hypothèses des Aytawari eux-mêmes. Mais cette parenté avec les parlers de l'ouest, signifie-t-elle forcément que les locuteurs soient eux aussi en fin de compte originaires de ces contrées ?

A défaut de pouvoir répondre à cette question, nous en sommes restreints à souligner certains détails. D'abord, il existe également un centre urbain historique célèbre du nom de Waddan dans l'actuelle Mauritanie¹⁹. Ensuite, J. Drouin signale un groupe maraboutique du nom d'Ayt Atwari dans le Moyen Atlas au Maroc (1984 : 510). Mais, H. T. Norris (1975 : 119) fait également remarquer que le nom Awari ou Awaray est connu dans l'ouest saharien ; celui d'Iwaray apparaîtrait dans les généalogies des Kunta et des Tajakant de Mauritanie (anciens Berbères arabisés). Mais il faut mettre des réserves, car en *tetserrét* les Aytawari se nomment non pas *Ayt Awari* mais *Dag Tawari*. *Dag* étant un synonyme du terme pan-berbère *Ayt* utilisé dans d'autres groupes touaregs comme les *Dag Ghali* de l'Ahaggar (S. Chaker, 1994 : 2172). Cette appellation signifie donc les « enfants de Tawari », et c'est par ailleurs la principale raison pour laquelle nous écrivons ce nom de tribu Aytawari et non pas Ayt Awari.

Enfin, le terme consacré par les Aytawari Seslem au mot « femmes » au pluriel est *isnagén*, soit la forme féminine de l'ancienne appellation des Berbères Sanhâja de l'ouest saharien ; à l'inverse, la langue berbère de Mauritanie nomme les femmes *teneshyemt*, pl. *tenessbimen*, terme que C. Taine-Cheikh (1998) rapproche à juste titre de la forme touarègue de *taneshemt*, littéralement « femme musulmane ». La forme *tetserrét*, à savoir *tenéshlémt*, en est par ailleurs encore plus proche.

Cette difficile question des origines renvoie en fait à une autre question fondamentale que la *tetserrét* pose plus que tout autre parler aux spécialistes berbérissants. Qu'en est-il, devant le postulat de l'unicité de la langue berbère, de la classification des différents parlers et dialectes ? Comme le souligne S. Chaker (1995b), malgré les nombreuses variations régionales, qui sont parfois importantes au sein d'un même dialecte, aucun argument linguistique

18. Que le lecteur nous pardonne ces affirmations sans démonstration linguistique. Celle-ci devra nécessairement mobiliser une quantité considérable de matériaux linguistiques qui dépasse les limites de cet article. Dans la présente publication, nous souhaitons avant tout faire sortir ce parler de l'anonymat et en présenter les données sociolinguistiques les plus remarquables. Pour une première approche comparative voir A. Khamed Attayoub, 2002.

19. Pour le moment, nous n'avons entendu qu'un seul informateur indiquer pour les Aytawari non pas une simple migration nord-sud, mais un itinéraire passant par l'ouest du Sahara. Selon cette personne, les Aytawari seraient d'abord venus en Égypte et en Libye, puis auraient longé tous les pays du nord de l'Afrique jusqu'à l'actuel Maroc. Ils seraient ensuite descendus vers la Mauritanie, avant de reprendre le chemin vers l'ouest à travers le Mali, jusqu'à arriver finalement dans l'Air. Cette version renvoie à la problématique des migrations « touarègues » qui ne semble pas avoir suivi un simple axe nord-sud, emprunté par « vagues » successives.

ne peut actuellement remettre en cause le postulat de l'unicité du berbère, même si cela ne correspond pas à une réalité sociolinguistique.

« Les divergences sont presque toujours superficielles et ne permettent pas d'établir une distinction tranchée entre les dialectes : la plupart des critères de différenciation - qu'ils soient phonologiques ou grammaticaux- se distribuent de manière entrecroisée à travers les dialectes. La classification (linguistique) des dialectes berbères est de ce fait un véritable casse-tête pour les berbérissants et les tentatives les plus récentes, qui font appel à des grilles de paramètres très sophistiquées, aboutissent pratiquement à un simple classement géographique. » (p. 2992).

Pour l'identification sociolinguistique de la *tetserrét*, on doit se contenter de la considérer comme un parler berbère indépendant, distinct des différents ensembles linguistiques majeurs. Ensuite, l'on pourra, peut-être, imaginer que la *tetserrét* permettra de jeter un pont entre les parlers « septentrionaux », les parlers périphériques (Libye, Mauritanie...) et les parlers touaregs, réfutant ainsi l'idée selon laquelle ces deux derniers représenteraient les seuls ensembles qui justifieraient, comme l'avance avec beaucoup de réserves S. Chaker (1995b : 292), « qu'on puisse éventuellement » (...) les considérer comme des systèmes autonomes, et donc comme des « langues particulières ».

Dans la suite de cet article, nous nous proposons de rapporter un certain nombre de faits sociolinguistiques relatifs à la *tetserrét* qui sur ce plan est remarquable à plus d'un titre. Nous cernerons dans un premier temps plus précisément la communauté linguistique traditionnelle et actuelle de ce parler parmi les Touaregs de l'Azawagh. Dans un second temps, nous exposerons les différentes représentations que se font les lecteurs de la *tetserrét*. Enfin, nous examinerons les modalités de transmission de ce parler, afin de pouvoir mieux répondre à la question de son étonnant maintien dans un milieu dominé par la *temajeq*. L'ensemble de ces aspects nous fournira, en retour, autant d'éléments de réflexion précieux pour la compréhension de l'histoire et de la culture des Aytawari Seslem en particulier, et des Inesleman de l'Azawagh en général.

Locuteurs traditionnels et état actuel de la *tetserrét*

La *tetserrét* est reconnue pour être la « langue » (*awal*)²⁰ spécifique des Aytawari Seslem, tribu (*taushbit*) dont le territoire d'attache se situe actuellement entre Abalak, Akoubounou et Shadwanka au sud de la région de l'Azawagh. Les Aytawari Seslem forment la tribu d'où est issue la chefferie qui administre l'ensemble des Aytawari regroupés depuis l'époque coloniale au sein du 8^e Groupe Nomade. Celui-ci compte quatre autres tribus, à savoir les Aytawari n Adghagh, les Irezman, les Iderfan et les Ikanawan.

Parmi les Aytawari, du moins depuis plusieurs générations, seuls ceux qui font partie de la *taushbit* des Aytawari n Adghagh, les Iderfan et les Ikanawan. Parmi les Aytawari, du moins depuis plusieurs générations, seuls

20. Sauf indication contraire, les termes entre parenthèses sont en *temajeq* qui nous a servi de langue d'enquête.

ceux qui font partie de la *taushit* des Aytawari Seslem parlent la *tetserrét*²¹. Autrefois, les groupes d'artisans et d'anciens groupes serviles qui étaient rattachés aux Aytawari Seslem maîtrisaient également la *tetserrét*.

Les locuteurs traditionnels de la *teserrét* ne se limitent cependant pas aux membres de cette *taushit* et à leurs dépendants immédiats. La possède également tout individu dont seulement la mère appartient à la patrilignée (*aruru* litt. « dos ») des Aytawari Seslem. Autrement dit, la communauté linguistique s'étend à toutes les personnes issues d'une alliance matrimoniale conclue entre une femme des Aytawari Seslem et un homme d'une autre *taushit*. Or, dans la pratique, ces alliances entre tribus sont fréquentes, de sorte qu'on peut parfois entendre que « beaucoup de ceux qui parlent la *shin-sart* ne sont même pas des Aytawari ».

Cette extension est la principale raison pour laquelle il est extrêmement difficile d'estimer le nombre actuel des locuteurs. Faute d'un recensement complet de ces derniers, il nous est impossible, à l'heure actuelle, d'avancer un chiffre précis et fiable. Néanmoins, il est certain qu'il s'agit depuis très longtemps d'un très petit îlot linguistique ne dépassant en aucun cas les deux mille locuteurs. À cela, il faut ajouter qu'aujourd'hui, il ne s'agit souvent que de locuteurs « théoriques ». D'après les témoignages et observations, l'exercice de ce parler était encore très vivant dans la génération des personnes nées durant le premier tiers du XX^e siècle. La majorité de leurs descendants, par contre, ne possède de ce parler qu'une mémoire passive. On comprend parfaitement les propos des vieillards, mais on n'est plus capable de converser soi-même en *tetserrét*.

Les bouleversements profonds qu'a subi la société touarègue depuis la colonisation ont eu évidemment des répercussions néfastes sur les possibilités d'exercer ce parler. L'atomisation des familles et la sédentarisation poussée des Aytawari Seslem ont fragilisé, sinon brisé les chaînes de transmission de la *tetserrét*. Par conséquent, la survie de ce parler est à court terme extrêmement menacée. Parmi les anciens dépendants d'origine servile ou les artisans, les locuteurs ont déjà presque totalement disparus. Les campements et familles dans lesquels la *teserrét* fait encore figure de « langue maternelle » et langue de communication au quotidien se comptent sur les doigts d'une main.

Mais paradoxalement, tout le monde s'accorde à dire que « la *teserrét* ne disparaîtra jamais tant qu'il y aura des Aytawari Seslem sur cette terre ». D'où leur vient cette certitude et qui sont plus précisément les Aytawari Seslem ?

Une « langue mémoire »

Nous avons déjà mentionné rapidement l'itinéraire des Aytawari/Ibarkorayan, depuis la Libye jusqu'à In Teduq en passant par l'Air et la ville d'Agadez. Dans le cadre de cet article, nous n'allons pas tenter de reconstituer plus avant les différentes traditions historiques qui relatent ces migrations. Les

21. Il faut souligner à cet endroit que les Touaregs de l'Azawagh se représentent la tribu comme un groupe de descendance patrilinéaire.

données disponibles à ce sujet sont du reste encore largement insuffisantes²². Ce qui nous importe ici est la forte conscience identitaire des Aytawari Seslem qui se pensent comme une tribu-élite parce qu'elle « possède une origine » (*ela elessel*). Au-delà des traditions historiques, ce statut de noblesse tire également sa légitimité d'une origine sharifienne (*isbérifan*) des Aytawari Seslem qui se disent issus de Fatima, la fille du Prophète, par l'intermédiaire de son fils Hussein. L'originalité de cette construction généalogique réside dans le fait qu'elle ne se limite pas à la filiation paternelle, mais inclut également une origine mythique par les femmes. En effet, les Aytawari Seslem ne mettent pas seulement l'accent sur Fatima, mais aussi sur leur origine maternelle, soit une fille de nobles guerriers nommés Kisra. Avant nous, A. Marty avait déjà recueilli un récit concernant la double filiation originelle des Aytawari :

« Les Aït Awari sont issus des païens Kasraten (?) à l'Est de La Mecque ; par les hommes ils sont Isherifien » (cité d'après E. Bernus, 1999 : 196).

L'une des versions que nous avons collectées veut que Ali, le gendre du Prophète, ait eut pitié des filles de Kisra, présenté ici comme le nom d'un roi défait. Il aurait ordonné de ne pas maltraiter ses filles prises en butin de guerre, car elles seraient nobles, et aurait fait épouser l'une d'elles par son fils Hassan (et non pas Hussein dans cette version). Cette double filiation reflète bien l'identité religieuse et guerrière des Aytawari Seslem. Si le caractère religieux prend évidemment sa source dans l'origine sharifienne, c'est l'origine maternelle qui est invoquée pour expliquer la grandeur (*etekebir*) et les qualités guerrières de cette tribu.

Nous savons grâce aux historiens que les Kisra ont été des Perses vaincus par les Byzantins et qui auraient fui d'abord en Égypte, puis dans les régions du Tchad. Mais cette identité n'est apparemment pas connue des Aytawari qui, seulement, ne les assimilent pas à des arabes. Malgré leurs ancêtres arabes paternels, les Aytawari ne revendiquent nullement une identité arabe. Bien au contraire, ils apparaissent – initialement déjà à travers leur rattachement aux Kisra – comme leurs opposants.

La fierté des Aytawari Selslem comme tribu-élite, qui ne voit donc aucune contradiction entre leurs identités berbère et sharifienne, se réfère également à la nature du pouvoir politique auquel ils participeraient depuis toujours. En tant que premiers migrants berbères qui auraient régné aux côtés des populations haussaophones dans l'Aïr, puis comme fondateurs d'In Teduq, les Aytawari revendiquent une organisation politique sous la forme d'un imamat (*telemuniya*) déjà avant la formation de la confédération de la Tagaraygarayt. Par la suite, l'imamat s'est vu articuler au pouvoir temporel et guerrier de l'amenokal des Iwellemmeden. Cette réorganisation du politique a donné naissance à un système politique original qui comprenait deux chefs de confédération, à savoir l'imam (*elimam*) et l'amenokal van ettebel (litt. « chef du tambour de commandement »), respectivement en charge des

22. Pour une synthèse des données historiques concernant les Aytawari et les Ibarkorayan, données provenant essentiellement de matériaux de seconde main, voir l'article d'E. Bernus, 1999, « In Teduq dans la tradition touarègue ». Nous remercions l'auteur d'avoir mis à notre disposition ce texte avant sa publication.

affaires internes et externes des tribus. Le premier était élu parmi plusieurs tribus Inesleman, en l'occurrence les Aytawari Selslem et les Kel Eghlal dont la fraction des Daghmenna, tandis que le second était toujours choisi parmi Kel Nan et désigné par l'imam après concertation avec ses conseillers au sein d'un Conseil nommé *asagawar wan tanat*. Sans rentrer dans le sujet complexe de la formation politique de la Tagaraygarayt, il est intéressant de remarquer que ces deux types d'organisation semblent faire écho à d'autres systèmes politiques historiques des berbères. En effet, si le titre d'imam²³, le premier épisode de l'imamat et les modalités de recrutement de l'imam sur critères d'excellence indépendamment d'une affiliation tribale particulière ne sont pas sans rappeler les conceptions que se faisaient les Berbères ibâdites de la chefferie, le second modèle renvoie à l'organisation bicéphale - chef religieux déléguant une partie du pouvoir à un chef guerrier - des Almoravides. Sans oublier le principe récurrent de la pluralité des pouvoirs chez les Touaregs (Claudot-Hawad, 1993 ; Bonte et Claudot-Hawad, 1998).

À travers ces rapides commentaires relatifs au passé - et qui ne se veulent ni définitifs ni exhaustifs - nous aimerions surtout souligner que dans la conscience historique des Aytawari Seslem, leurs ancêtres ont joué dès les origines des rôles politiques et religieux de premier plan. Ainsi, l'image que se font d'eux-mêmes les Aytawari Seslem est celle d'une tribu-élite, héritière d'un passé prestigieux et qui a toujours su, malgré la pérégrination des événements, préserver une position dominante à travers les siècles. Dans ce contexte se dessine l'idée selon laquelle la *tetserrét* est vécue par les Aytawari Seslem comme une « langue des ancêtres », Berbères nobles, guerriers et musulmans, dont la mémoire est cultivée par l'exercice de ce parler. La *tetserrét* fait figure de pilier central dans la construction de l'identité sociale, religieuse et politique de cette tribu-élite : préserver cette langue revient à préserver le rang statutaire élevé des Aytawari Seslem²⁴.

Une « langue sacrée » de nobles Berbères musulmans

Un autre facteur qui a sans aucun doute contribué à maintenir ce parler est l'usage que les locuteurs font de la *tetserrét* dans le domaine de la religion. En effet, les Aytawari Seslem sont réputés pour la qualité de leur enseignement religieux. Cet enseignement est pour une grande part dispensé au moyen de traductions codifiées des textes arabes classiques, aussi bien religieux que profanes. On compte parmi ces textes le Coran, la Rîsala, les hadiths, les traités de grammaire, la poésie arabe anté-islamique. S'ajoutent à ce corpus de créations littéraires, comme des poésies d'éloges ou un condensé de la grammaire arabe, composés par des savants locaux en arabe et traduits par d'autres spécialistes Inesleman. Ces traductions ne se font pas au cas par cas, mais sont codifiées par des savants connus et transmises orale-

23. Ce titre ne se résume ici en aucun cas à celui qui dirige la prière, mais est au contraire avant tout un titre politique.

24. L'exercice de la *tetserrét* comme stratégie politique a été par ailleurs clairement signifié à l'ethnologue. Lorsque S. Walentowitz avait commencé ses enquêtes sur ce parler, parallèlement à ses recherches sur l'histoire, l'un de ses informateurs des Aytawari Seslem lui dit : « Tu viens de rentrer dans notre politique, la *tetserrét* et l'histoire ! ».

ment de génération en génération, y compris à un certain nombre de femmes. Le grand érudit Maha Abdurahman fut l'un des traducteurs les plus connus.

Ces traductions existent aussi bien en *tetserrét* qu'en *temajeq*, mais les traductions en *tetserrét* sont de moins en moins maîtrisées, car de nos jours les disciples se font rares et les vieux maîtres s'éteignent un à un. Selon les savants Aytawari Seslem, ce sont eux-mêmes qui ont codifié et transmis une partie des traductions en *temajeq* pour enseigner la religion aux Touaregs qui ne parlent pas la *tetserrét*. En dehors de leur grand intérêt sociolinguistique, ces traditions orales sont aujourd'hui une mine de renseignements sur le plan lexical, car elles contiennent nombre de termes anciens, oubliés du langage quotidien qui s'appauvrit de jour en jour.

À cet usage religieux de la *tetserrét* font écho des représentations et comportements spécifiques par rapport à ce parler. Tout d'abord, il ne convient pas d'avancer des propos malséants ou, pire, de s'injurier en *tetserrét*. Selon les Aytawari Seslem, ce parler serait ainsi exempt de tout mot grossier, de sorte que ses locuteurs – parfaitement bilingues – passent à la *temajeq* pour se laisser aller au franc parler. Cependant, et conformément à l'idée de « langue originelle », il n'en aurait pas toujours été ainsi, car avant d'être en concurrence avec le touareg, tout se disait en *tetserrét*.

Sur le même registre, aucun homme n'userait de ce parler pour courtiser une femme durant une visite galante nocturne. Pour ces activités, dont on sait combien les jeux du langage sont importants, le soupirant s'adresserait à sa belle exclusivement en *temajeq*. « Jusqu'ici, *Iblis* ne parle pas *tetserrét* », dit-on. Cette expression est très révélatrice quant à la sacralisation de la langue des Aytawari Seslem ouverte à Dieu et hermétique à *Iblis*, le Tentateur. Les intéressés expliquent de la même façon le fait que la *tetserrét* ne s'écrit pas à l'aide de l'alphabet *tifinagh* dont la création est justement attribuée à des héros paëns et grands séducteurs comme Amérolqis ou Aligurran. Pour le moment, notre recherche de tels manuscrits n'a pas abouti, ce qui ne signifie pas qu'ils n'existent pas ou qu'ils n'aient pas existé. Rappelons à cet endroit que l'usage de l'écriture arabe pour transcrire le berbère est une vieille tradition partout dans le monde berbère et encore attestée de nos jours, notamment chez les Chleuhs du Maroc (S. Chaker, 1996). L'originalité qu'il faut souligner est que l'opposition entre une langue impie et une langue sacrée s'opère ici non pas classiquement entre l'arabe et le berbère mais entre deux parlers berbères touaregs.

Cette sacralisation de la langue des Aytawari Seslem est telle que ne pas la parler est considéré comme un péché. « Celui qui ne parle pas la *tetserrét* alors qu'il devrait par ses origines la parler, devra en justifier le Jour du Jugement dernier » s'il n'est pas directement envoyé en Enfer ! Nous allons voir dans la suite de cet article que d'autres facteurs que la religion contribuent également au grand respect observé à l'égard de ce parler. Mais commençons par situer plus précisément encore ses locuteurs.

Une langue qui parle... des origines

En tant que langue des anciens ibarkorayan, beaucoup pensent par conséquent que la *tetserrét* fut aussi parlée par les différentes tribus qui s'en

réclament, en l'occurrence les Kel Eghlal. Seulement, ils l'auraient par la suite « oubliée ». Pour d'autres, le fait que la *tetserrét* ne soit pas la langue spécifique des Kel Eghlal montre, au contraire, qu'ils n'ont en fin de compte pas la même origine que les Aytawari Seslem et corrobore les traditions historiques qui les font venir de l'Ouest, notamment du pays maure²⁵.

Pour saisir cette question des origines, posée par l'intermédiaire de la langue, dans toute sa profondeur, il faut savoir que l'ensemble Kel Eghlal est loin d'être un ensemble homogène. En effet, les Kel Eghlal se composent d'une multitude de tribus (Alawjely, 1975) et de fractions qui se rattachent aux kel Eghlal mais se désignent par des noms propres comme les Daghmenna, les Imellalan, les Kel Agala etc. La seule *taubhit* qui se nomme Kel Eghlal tout court²⁶ est celle dont fait partie la famille de la chefferie qui a fourni la plupart des imams depuis la période précoloniale jusqu'à nos jours. Or, cette fraction est par le biais des alliances matrimoniales étroitement liée aux Aytawari Seslem. La pratique du mariage avec l'ensemble des cousins parallèles et croisés matri et patrilatéraux proches a pour résultat une parenté parfaitement cognatique : « Les Kel Eghlal et les Aytawari Seslem sont mélangés comme l'eau et le lait » ou « comme la boue et la paille », dit-on ; « celui qui veut les séparer a intérêt à bien aiguiser son couteau » remarquait déjà au XIX^e siècle Budal ag Khatami, l'amenokal des Iwellemmedan. L'image de patrilignages distincts est par conséquent davantage le résultat d'une lecture sélective et idéologique des généalogies en référence aux chaînons exclusivement masculins, voire d'une « patrilinéarisation » *a posteriori* des liens de parenté cognatiques, qu'elle ne correspond à des groupes définis par le principe d'unifiliation²⁷. Ainsi, les différentes *taushbitén* qui se rattachent aux ibarkorayan se présentent comme des branches « frères » issues d'un ancêtre commun, à savoir Afalawas d'In Teduq. Les deux tribus n'apparaissent par ailleurs sous leurs deux appellations distinctes, Kel Eghlal et Aytawari Seslem, qu'à partir de cette période d'In Teduq (XV^e siècle). Comme le fit remarquer l'un de nos interlocuteurs, le nom *temajeq* d'un des ancêtres des Aytawari Seslem, Wa Ysmudan, révélerait que les Aytawari cohabitent avec des *Kel Temajeq* dès cette époque.

Sur le plan de la chefferie, cette idéologie donne à première vue l'impression que les Kel Eghlal détiennent traditionnellement le pouvoir de l'imamat, puisque au moins les cinq derniers imams appartiennent au « dos » (*aruru*) des Kel Eghlal²⁸. Seulement, selon les Aytawari Seslem, ce pouvoir ne leur revient que parce qu'ils sont leurs « fils », ou plus exactement leurs

25. Une version historique établit une parenté entre les Kel Eghlal et Awlad Muhammad Al-Aghlali de Timbouctou-Walata (H.T. Norris, 1975 : 119). Voir aussi les deux *tarikhs* des Kel Eghlal publiés par E. Bernus (1999).

26. Récemment, le besoin de se distinguer des autres Kel Eghlal s'est fait ressentir au point d'aboutir à l'appellation « Kel Eghlal central » (en français) !

27. Voir à ce sujet les analyses de P. Bonte (1991) de la parenté arabe et les interprétations d'H. Claudot-Hawad et de P. Bonte du caractère idéologique du principe d'unifiliation chez les Touaregs (1986, *Le fils et le neveu*).

28. Ainsi, on a pu dire parfois que l'imam fut choisi parmi les Kel Eghlal (voir par exemple E. Bernus, 1993 : 63). Le passage de la fonction de l'imamat en voie agnatique est du reste un fait récent, étroitement lié à l'ébranlement de la structure politique confédérale par la colonisation.

« neveux », car la plupart d'entre eux sont de mères Aytawari Seslem. Ce point de vue matrilineaire ne se réfère cependant pas à une transmission de l'imamat par voie héréditaire, puisque nous avons vu que l'imam est par principe élu parmi les grands savants jugés les plus aptes à assumer cette fonction. Il exprime plutôt l'idée que seul un homme Kel Eghlal qui a aussi des parents Aytawari Seslem peut avoir l'étoffe nécessaire pour être imam : « La véritable empreinte ne se voit que dans l'argile mouillée ».

De manière générale, cette idée renvoie au fort prestige (*sarhaw*) et à l'honneur (*elburma*) qui entourent la tribu des Aytawari Seslem, dont « l'histoire et l'origine sont depuis toujours connues de tous », contrairement aux Kel Eghlal qui se composent d'une multitude de fractions et dont seulement celles qui présentent des liens avec les Aytawari Seslem jouissent vraiment d'un rang statutaire élevé. C'est pour cette raison, dit-on, que « tout celui qui a un lien de parenté avec les Aytawari Seslem le met toujours en avant ». Ce lien de parenté nommé *azar*, qui signifie littéralement « veine / nerf », peut s'établir indifféremment par l'intermédiaire du père et de la mère et de leurs ascendants respectifs et souligne ainsi le caractère indifférencié de la parenté qui gomme la distinction socialement non moins présente entre Kel Eghlal et Aytawari Seslem. L'anecdote suivante illustre le rapport de force existant entre ces deux groupes qui jouent constamment de la confusion qui s'instaure en raison de la juxtaposition d'un principe de filiation patrilineaire qui semble en apparence dessiner les contours des deux tribus et d'un principe d'affiliation cognatique à la *taushit* qui met l'accent sur l'alliance matrimoniale dont est issu l'individu :

Un jour de fête de mariage à l'issue de laquelle la mariée allait rejoindre le campement de son mari, un groupe d'hommes regardait passer devant eux les jeunes filles accompagnant la mariée hors de son campement. Parmi elles se trouvaient deux demi-sœurs utérines, leur mère étant la sœur de l'imam (Kel Eghlal). Le père de A. est issu de la chefferie des Aytawari Seslem²⁹, tandis que celui de B. est le fils d'un précédent imam Kel Eghlal. À la vue des deux sœurs, l'un des hommes demanda : « Laquelle des deux rend faible l'autre ? ». « C'est A. parce qu'elle est forte parmi les Aytawari et forte parmi les Kel Eghlal ». Puis, un autre répliqua : « Les deux se valent, car leurs ancêtres, c'est la même chose ».

Les alliances matrimoniales entre Kel Eghlal et Aytawari Seslem participent évidemment d'une stratégie grâce à laquelle les premiers bénéficient du prestige des seconds, qui eux, beaucoup moins nombreux que les Kel Eghlal, parviennent ainsi à étendre leur sphère d'influence politique et réciproquement. Sur le plan de la parenté, cette stratégie, qui repose sur la reconnaissance des liens par le biais des médiations masculines et féminines, se traduit par la notion d'*ezzuwey* qui signifie littéralement « le fait d'être cher, influent » et désigne un individu qui peut se réclamer de plusieurs *taushitén* à la fois : « Si tu as plusieurs *izorwan* chez les Aytawari Seslem et les Kel Eghlal, les Daghmenna ou les Imellalan..., tout le monde va te suivre et le chef, c'est celui que les gens suivent ».

29. Il s'agit ici du VIII^e Groupe Nomade issu de l'ancienne chefferie des Aytawari Seslem à l'époque coloniale.

Cependant, malgré cette affiliation cognatique à la *taushit*, celle-ci ne se représente pas moins d'abord comme un groupe de descendance patrilineaire. Dans cette perspective – et on peut penser que l'idéologie patrilineaire conforme à l'islam n'est pas si ancienne que les intéressés le laissent entendre³⁰ –, la stratégie d'ouverture, par l'intermédiaire du mariage, n'est pas sans risque pour les Aytawari Seskel qui semblent être davantage « donneurs » que « preneurs » de femmes : les enfants de telles unions « mixtes » sont avant tout des Kel Eghlal. Or, c'est précisément à ce niveau qu'intervient l'exercice de leur parler spécifique, la *tetserrét*.

Une langue de respect envers les parents

Au sein de leurs campements³¹, qui sont des unités de résidence patri-locales, les Aytawari Seslem apprennent simultanément la *tetserrét* comme langue de communication « entre soi », et la *temajeq* comme langue de communication avec les « autres ». Nous allons voir que les « autres », ne sont pas simplement les personnes issues d'un autre « dos » que celui des Aytawari Seslem, mais, en raison du caractère fortement cognatique de la parenté, il s'agit précisément de tous ceux qui ne connaissent pas la *tetserrét*. À l'inverse un individu maîtrisant ce parler est en fin de compte considéré comme un « enfant » des Aytawari Seslem.

Si on accueille des personnes chez soi qui ne la maîtrisent pas, tous se mettent à parler *temajeq* en leur présence. De même, si des Aytawari Seslem se trouvent en visite dans un campement « autre », ils parleront *temajeq* entre eux et avec leurs hôtes si ces derniers ne sont pas locuteurs de la *tetserrét*. Dans ce cas, c'est seulement lorsqu'ils se retrouveront « entre eux », par exemple, le soir au moment de dormir, qu'ils converseront en *tetserrét*.

Mais il y a des situations dans lesquelles l'on parle couramment les deux langues à la fois. Si un homme Kel Eghlal est marié avec une femme des Aytawari Seslem, celle-ci apprendra à ses enfants à parler en *tetserrét*, tandis que leur père s'adressera à eux en *temajeq*, même s'il est lui aussi de mère Aytawari Seslem et qu'il maîtrise donc également la *tetserrét*. Inversement, si la mère est de père Kel Eghlal elle parlera à ses enfants en *temajeq* (même si elle est de mère Aytawari Seslem), tandis que leur père communiquera avec eux en *tetserrét*. Dans le cas de couples « mixtes », la règle de transmission des deux langues est en fait celle qui veut que chacun, homme et femme, transmette à sa progéniture la langue de son père respectif. L'enfant, quant à lui, doit impérativement respecter aussi bien ses parents maternels que paternels. Ainsi, à tout parent Aytawari Seslem qui s'adresse à lui en *tetserrét*, il est obligé de répondre en *teserrét*, tandis qu'il parlera *temajeq* à ses parents Kel Eghlal.

30. Rappelons que le *Tarikh al-Tawari* révèle que les Aytawari Ibarkorayan n'étaient pas d'accord avec l'adoption du mode de succession patrilineaire pour l'amenokalât d'Agadez (in D. Hammani, 1989).

31. *Ighawnatan*, sg. *Aghiwan*. La grande majorité des Touaregs de l'Azawagh a aujourd'hui abandonné le mode de vie nomade. Ils résident par conséquent non plus dans des campements au sens strict du terme, mais dans des villages fixes où l'on peut trouver aussi bien des maisons en terre battue (banco) des huttes en paille que des tentes en peaux.

Le principe qui guide le choix de la langue fait partie d'un ensemble de représentations qui font de la *tetserrét* une « langue de respect » (*awal n zezwar, n sagbmar*) en référence aux ancêtres. Adresser la parole en *temajeq* à un aîné Aytawari Seslem³² est ressenti comme un grave manque de respect (*iba n tukarakayt*). Parler en *temajeq* sonne dans ces cas comme des paroles vulgaires. Et ceux qui ont osé cet affront se sont vus par la suite reniés – en *tetserrét*, s'entend – comme « fils de *temajeq* » (*oks n temawdesbt*) ou ont essuyé des répliques comme « celle-là, je la maîtrise mieux que toi » ! Cette règle de respect est absolue si l'on se trouve dans un campement des Aytawari Seslem. La seule exception à cette règle est faite à l'occasion de l'enseignement religieux qui permet à un Aytawari Seslem de prononcer des mots *temajeq* dans le cadre des traductions et commentaires des textes arabes.

Ce souci du respect envers les parents est allé très loin chez un homme qui avait l'habitude de changer de langue suivant sa position géographique. Dès qu'il se trouvait à distance égale entre un campement Aytawari et un campement Kel Eghlal, il cessait de parler la langue du campement d'où il venait pour adopter celle vers lequel il se dirigeait. Cette anecdote montre qu'il ne s'agit pas seulement de respecter ses parents Aytawari, qui sont dans bien des cas des parents maternels, mais qu'il convient également de préserver un principe d'équité entre les deux tribus. Il convient, en effet, de ne pas marquer une supériorité des uns par rapport aux autres, ni des Kel Eghlal en parlant exclusivement la *temajeq*, ni celle des Aytawari en affichant une préférence exclusive pour la *tetserrét*. Ce principe d'équité s'exprime parfaitement dans les situations où prévaut le bilinguisme, c'est-à-dire dans les familles issues de couples « mixtes » et en particulier dans la communication entre parents et enfants. En ce qui concerne le couple, la situation semble moins tranchée. Si les deux partenaires maîtrisent tous les deux, les deux langues, ils peuvent se parler en bilingue, chacun se référant à la langue de ses paternels. Mais, en général, ils adoptent la langue qui domine dans le lieu de résidence. Dans le cas où l'un des époux ne maîtrise pas la *tetserrét*, c'est évidemment le *temajeq* qui l'impose.

Toutefois, le principe du respect des parents aînés par le choix de la langue concerne avant tout la *tetserrét*. En effet, si l'usage de la *tetserrét* est obligatoire face à des parents Aytawari Seslem, quel que soit le degré de parenté, l'inverse (l'usage de la *temajeq* face à des parents Kel Eghlal) n'est pas systématiquement exigé. Face à un aîné Kel Eghlal avec qui un Aytawari Seslem est aussi bien apparenté par l'intermédiaire des Aytawari que des Kel Eghlal, ce sont « les liens qui les unissent » qui l'emportent. Autrement dit, s'ils sont plus proches parents du côté aytawari que du côté kel eghlal, la personne peut très bien adresser la parole à son parent kel eghlal en *tetserrét*. Mais, dans la réalité, s'il s'agit d'un aîné, c'est plutôt ce dernier qui indiquera ce choix. De manière générale, les Kel Eghlal qui ont des parents aytawari, qu'ils soient proches ou lointains, aiment taquiner les petits enfants des Aytawari Seslem en testant leur connaissance de la *tetserrét*. C'est là en fait

32. Nous parlons ici des Aytawari Seslem et des Kel Eghlal d'un point de vue patrilinéaire, tout en se rappelant que beaucoup d'individus sont les deux à la fois.

une façon de marquer le fait que, bien qu'étant Kel Eghlal, on a des liens avec les Aytawari. Enfin, entre personnes de même génération, parler *tetserrét* peut aussi être l'occasion de plaisanteries, afin de souligner précisément ces liens, et ce de préférence devant des cousins qui, eux, n'en ont pas. Et, nous allons voir qu'en définitive, ce sont ces liens plus ou moins proches avec les Aytawari Seslem qui suffisent déjà pour être un locuteur, du moins un locuteur en puissance de la *tetserrét*.

Une langue de l'affection transmise par le lait des femmes

Notre présentation des modalités de transmission de la langue a déjà montré le rôle important des femmes dans ce processus, même ou surtout en situation de résidence patrilocale à dominante *temajeq*. Un ensemble d'autres représentations confirment ce rôle, notamment l'idée selon laquelle la *tetserrét* est transmise par l'intermédiaire du lait des femmes. « Tout celui qui a bu du lait aytawari est censé connaître *tetserrét* », peut-on entendre fréquemment sur le terrain. Dans un premier temps, cette expression fait bien sûr allusion à l'allaitement maternel. Les intéressés interrogés sur sa signification évoquent surtout les souvenirs d'une mère qui leur parlait *tetserrét* durant leur petite enfance. Beaucoup de Kel Eghlal, qui ont grandi dans le campement de leur père, ont vécu cette langue comme une langue de l'affection (*esemmellu*) de la part de leurs parents maternels avec lesquels on entretient de manière générale des liens familiaux et détendus chez les Touaregs. Le cas le plus illustre d'un de ces enfants issus d'une alliance Kel Eghlal-Aytawari Seslem et bercé par la *tetserrét* dans son enfance est l'imam Asahu, fils de Khamed Attaher. Nommé initialement Mukhammad, Asahu est en fait un petit nom *tetserrét* qui signifie « chose bonne ». Bien qu'il s'agisse d'une très haute personnalité, le nom Asahu est retenu par les généalogies officielles.

Mais la transmission de la langue par le lait maternel ne se limite pas aux situations d'allaitements effectifs, ni aux contacts directs avec les parents locuteurs de la *tetserrét*. En effet, l'expression « boire du lait aytawari » est ici également synonyme de posséder un *azar* chez les Aytawari Seslem : « Celui qui a une veine/nerf chez les Aytawari parle *Tetserrét* ». Même si une personne ne parle pas la langue, elle est censée en avoir une certaine compréhension innée ou une prédisposition à la maîtriser à partir du moment où elle a des liens de parenté, aussi lointains soient-ils, avec les Aytawari Seslem. On raconte à ce sujet de nombreuses anecdotes concernant des personnes qui ont capté le sens d'une conversation en *tetserrét* sans l'avoir jamais apprise. « Tu ne comprends pas les mots, tu ne connais rien de la langue, mais tu sais de quoi ils parlent ». Ce genre de situation n'étonne personne, mais serait au contraire une preuve que la *tetserrét* fait partie intégrante de l'identité Aytawari, celle qu'on a dans le sang (*ezni*) et qui circule par l'intermédiaire du lait des femmes. Dans le sens inverse, cette idée d'une transmission consubstantielle de la langue est parfois évoquée par les personnes qui pensent qu'il n'est pas certain que les artisans et esclaves des Aytawari Seslem étaient locuteurs de la *tetserrét*. Ou alors, s'ils la parlaient, c'était pour mettre en avant leur appartenance à cette tribu à laquelle ils n'étaient pas ou que rarement intégrés par les liens du mariage.

Sans rentrer ici dans le détail des représentations autour des substances du corps³³, il faut souligner que les Touaregs pensent l'origine du lait maternel à partir d'une transformation du sang. Selon les représentations des Inesleman de l'Azawagh, le sang est à son tour une substance provenant à la fois de la transformation de la nourriture intégrée (composante quantitative du sang) et de la fusion de deux semences, masculine et féminine, au moment de la conception (composante qualitative). Ce dernier processus donne naissance au sang dit des « traits de ressemblance » (*ezni n ifaqqan*) qui véhiculent des traits identitaires aussi bien maternels que paternels. Le sang et le lait sont par conséquent des substances bisexuées. Dans cette logique du corps, on comprend que même celui qui n'a qu'un lointain parent aytawari du côté de son père est lui aussi censé « avoir bu du lait aytawari ».

On peut toutefois faire un certain rapprochement avec des représentations plus exclusivement féminines du lait comme vecteur d'un idéal communautaire. En effet, le vécu de la *tetserrét* comme une langue de l'affection, transmise par le lait des femmes et associée, particulièrement aux parents maternels auxquels on doit un respect absolu par l'intermédiaire de l'exercice de ce parler, appelé à être perpétué à jamais, n'est pas sans rappeler le concept fondamental du « lait d'ébawel » dans le monde touareg (H. Claudot-Hawad et M. Hawad, 1993). La métaphore du lait désigne dans ce cas des biens indivisibles et inaliénables possédés et transmis exclusivement en voie utérine. Chez les Touaregs à « filiation matrilineaire », ces biens assurent la pérennité de la lignée et jouissent – comme le lait en général – d'un statut sacralisé qui se traduit, entre autres, par le fait qu'ils ne doivent jamais être dilapidés.

Chez les Inesleman, certaines représentations et pratiques autour du lait de femme vont également dans le sens d'un idéal communautaire assuré grâce à cette substance vitale. Il s'agit notamment d'un allaitement non maternel, pratiqué au moment de la naissance par une femme remarquable (*tamassarbyat*) dans l'objectif de transmettre l'honneur de cette nourrice symbolique. Or, d'après la législation musulmane, ces allaitements créent de nombreux liens de parenté par le lait. Ensuite, des mises au sein ludiques des enfants par des parentes ou voisines instaurent également des liens de proximité, au point qu'on désigne par exemple une personne peu généreuse envers les siens comme une personne qui « manque de lait » (*wer t-ib akb*, litt. « il n'y a pas de lait en lui »). Ces considérations, sans doute trop rapides, ajoutent à l'idée de langue d'une communauté spécifique, transmise par le lait maternel, toute une dimension intimement liée à la place originale qu'attribue la société touarègue à la femme en général.

Au terme de cet article, nous espérons avoir montré les principaux facteurs qui ont conjointement contribué au maintien de la *tetserrét*. Relevant à la fois de l'histoire, du politique, de la religion, de la parenté et du symbolique, ce parler s'inscrit au cœur des différents enjeux autour de l'identité des Aytawari Seslem. Et finalement, on comprend pourquoi les intéressés pensent, malgré l'évidente menace qui pèse aujourd'hui sur ce parler, que « la *tetserrét* ne disparaîtra jamais tant qu'il y aura des Aytawari sur cette terre ».

33. Voir à ce sujet S. Walentowitz, à paraître.

En effet, l'identité de cette tribu est si intimement mêlée à sa langue qu'avouer l'extinction de celle-ci revient à reconnaître que l'histoire aura finalement raison de cette élite qui jusqu'à peu semblait promise à une vie éternelle.

Annexe

À propos de la temesghelalt étudiée par J. Drouin

Dans un bref article (1984) consacré à la *temesghelalt*, qui est une variante de la *tetserrét* parlée par les Kel Eghlal n Enegger (voir *supra*), J. Drouin est la première à avoir attiré l'attention sur la présence d'unités lexicales existant dans les parlers berbères « septentrionaux ». L'auteur n'envisage pas pour autant la possibilité d'identifier la *temesghelalt* comme un parler berbère autonome, mais l'analyse plus ou moins explicitement comme une variante de la *temajeq* de l'Azawagh désignée par le terme *tawellemmet* :

« La *tawellemmet* (langue des Iwellemmeden) est un des principaux parlers touaregs du Niger avec la *tayart* du massif de l'Air, au nord-est. Dans l'ensemble nigérien, le touareg ou *tamajäq* est une des cinq langues nationales. En raison du nombre de ses locuteurs, de son étymologie et de son renvoi sociologique à la chefferie, la *tawellemmet* est le parler de référence dans toute la région, les autres parlers paraissent marqués de particularismes liés d'abord à des groupes et secondairement aux régions où évoluent ces groupes. C'est le cas de la *tameseghlalt* désignée comme le parler des Kel Eghlal qui sont de très bons locuteurs de la *tawellemmet*. Ceux-ci se disent étroitement apparentés aux Ayt Awari (...) et proches de leur parler spécifique la *tashinsbart*. Mais on ne possède actuellement aucun relevé linguistique systématique qui permettrait d'établir l'apparentement *tameseghlalt-tashinsbart*. L'intérêt du rapprochement de ces deux parlers réside dans le fait qu'on relève en *tameseghlalt* des unités lexicales inconnues ou inutilisées au Sahel alors qu'elles existent dans certains parlers berbères septentrionaux ; certaines traditions, de plus, feraient venir les Kel Eghlal du nord-est de Tombouctou et peut-être du Maroc. C'est dans le sud marocain qu'on relève le nom du groupe maraboutique des Ayt Awari qui, dans la première moitié du xx^e siècle, a fait alliance avec des groupes maraboutiques guerriers du Moyen-Atlas » (1984 : 510 ; mis en italique par nous).

J. Drouin se base dans cet article sur des données lexicales relevées dans un groupe qui se définit comme une communauté d'anciens serviteurs (*ékklan*) des Inesleman Kel Eghlal. Contrairement à leurs « anciens maîtres », la langue maternelle de ces *ékklan* serait la « *temeseghlalt* dite « langue des Kel Eghlal », tandis que la *tawellemmet* serait apprise en seconde langue. De plus, précise l'auteur, la *tawellemmet* des *ékklan* serait considérée comme une « *tawellemmet* marginale » (« *tawellemmet* 2 ») par rapport à la *tawellemmet* « classique » (« *tawellemmet* 1 »). Quant à la *tameseghlalt*, « il semble cependant que pour les Kel Eghlal eux-mêmes, l'écart entre le *tawellemmet* et la *tameseghlalt* soit moins grand que pour leurs *ékklan*, et qu'il s'agit seulement de quelques particularismes » (p. 509). À partir de ces données sociolinguistiques, l'auteur propose une approche comparative et met en parallèle quarante-quatre noms en *tawellemmet* 1 avec leurs équivalents en *tawellemmet* 2 et en *temeseghlalt*. Cette approche permet de constater des « variations phonétiques sans changement de séries lexicales » pour vingt-deux termes, ainsi que des « glissements sémantiques » (deux exemples).

Pour cinq substantifs, J. Drouin a pu établir des apparentements avec d'autres parlers berbères, tandis que les autres noms (quinze) qui présentent des « changements de séries lexicales » pour la *temeseghlalt* sont qualifiés « sans apparentement connu ». Au terme de cet analyse, l'auteur souligne que l'une des originalités de ce parler réside apparemment dans « le mystère d'une partie de son vocabulaire » (p. 518).

L'article que nous venons de mentionner a le mérite de souligner que la *temeseghlalt* présente un rapport lexical certain avec les parlers berbères « septentrionaux », mais n'est pas exempt de certaines faiblesses méthodologiques. En effet, l'auteur ne précise pas ce qu'elle entend par « parler de référence » et par « particularismes » d'un point de vue linguistique, de sorte que la question de l'appartenance dialectale de la *temeseghlalt* n'est pas posée. L'auteur semble en effet sous-entendre qu'il s'agit d'une variante du touareg (au même titre que la *tawellemet* 2), alors que les données lexicales présentées sont loin de le confirmer³⁴. Quant à l'appréciation de l'écart entre ce parler et la *tawellemet*, les données que nous avons recueillies sur le terrain ne corroborent pas la vision énoncée par les interlocuteurs Kel Eghlal auxquels se réfère J. Drouin. À vrai dire, et malgré l'étymologie du terme, la *temeseghlalt* n'est jamais considérée comme la « langue des Kel Eghlal » par les Kel Eghlal eux-mêmes, mais exclusivement comme le parler des Kel Eghlal n Enegger auxquels semblent appartenir le groupe auprès duquel J. Drouin a effectué ses enquêtes³⁵. Plus précisément, ce parler est qualifié de variante de la *tetserrét* des Aytawari Seslem.

Compte tenu des versions socio-historiques relatées par la tradition orale, on ne peut que constater avec étonnement que le groupe étudié par J. Drouin se définit comme une communauté d'anciens esclaves des Kel Eghlal. Certains parmi les Kel Eghlal parlent la *tetserrét* pour des raisons que nous avons précisées dans cet article, mais ils la nomment dans ce cas comme telle et non pas par le terme *temeseghlalt*. Quelle que soit cependant l'appartenance sociale des locuteurs, il nous a toujours été affirmé qu'il s'agit d'une langue » très différente du touareg.

Enfin, la méthodologie adoptée par J. Drouin, afin d'établir l'apparentement au fonds commun berbère de quatre termes choisis parmi les quinze exemples classés « sans apparentement connu » (p. 517-518), semble inappropriée. En effet, l'auteur prend comme point de départ de sa comparaison non pas les termes berbères mais leurs équivalents en français ! Ainsi, ces quatre mots paraissent absents du fonds commun, alors qu'ils peuvent tous être aisément rapprochés d'unités lexicales présentes dans d'autres parlers berbères.

34. Par ailleurs, dans quelle mesure, la distinction entre une *tawellemet* 1 et une *tawellemet* 2, entre un parler des « maîtres » et un parler des « esclaves » est-elle pertinente, ne serait-ce que d'un point de vue linguistique ?

35. J. Drouin ne semble pas être elle-même sûre de l'identité de ses interlocuteurs et dit de ce groupe en introduction de son étude : « Il s'agit apparemment des Kel Eghlal n Enniger, dépendants directs des Kel Nan et recensés dans le III^e groupe, et non des Kel Eghlal constituant une grande partie du II^e groupe (les groupes sont des entités administratives) (p. 507, souligné par nous). Il est en effet surprenant de constater qu'il se réclame être les « esclaves des Kel Eghlal ». Outre leur dépendance administrative du Groupe des Imajeghan Kel Nan, nous avons vu que la tradition orale veut qu'ils aient été dominés politiquement dans un passé lointain non pas par les Imajeghan, ni par les Inesleman Kel Eghlal, mais par les Aytawari Seslem.

Seulement, ils revêtent non pas un sens équivalent mais appartiennent au même champ sémantique.

J. Drouin propose les quatre termes suivants : « *awdush/ludosben* – bœuf », « *tafullet/tefulin* – œuf », « *esheli/senagin* – femme » et « *afagan/eddenet* – être humain ». Comme nous l'avons vu, le mot *awdesb* est attesté en zenaga où il désigne plus particulièrement un « bœuf dressé au portage » (F. Nicolas, 1953 : 155). Le mot *tafullet* (« œuf ») doit être rapproché des termes berbères d'origine latine désignant le poulet, la poule ou le poussin : *ifulusn* – « coq, poulet » ; *tafullust* – « poule » en tamazight (M. Taïfi, 1992 : 114) : *fullus*, *ifullusen*, *tfullust*, *tifullusin* – poussin, petit poulet, en ouargli (J. Delheure, 1987 : 77). Le terme *éshli*, se rattache à la racine pan-berbère *SL*. Comme en *tayart*, le mot *taslit* signifie la « fiancée » dans le parler de Ghadamès (G.A. de Calassanti-Motyliniski, 1904 : 121), tandis que dans les parlers du Mzab, de Ouargla (J. Delheure, 1984 : 187 ; 187 : 295), *isli*, *tislit* désignent le jeune « marié » / la jeune « mariée » jusqu'à la fin des cérémonies de mariage. Dans ce cas précis, ce mot ne pose donc pas de problème d'appartenance au fonds commun berbère, mais laisse interrogateur en raison de sa forme masculine au singulier. Pour finir, le mot *afagan* se retrouve en kabyle, *ufgan*, où il désigne également la « personne humaine » (source : Internet, traduction berbère de la Déclaration universelle des Droits de l'Homme).

Références bibliographiques

- ALOJALY Gh., 1980. *Histoire des Kel-Denneg avant l'arrivée des Français*, Copenhague, Akademisk Forlag.
- ALOJALY Gh., PRASSE K., MOHAMED Gh., 1998, *Dictionnaire touareg-français*, Copenhague, Museum Tusculanum Press.
- BERNUS E., 1981. *Touaregs nigériens. Unité culturelle et diversité régionale d'un peuple pasteur*, Paris, mém. Ortstom - Nouvelle édition 1993, Paris, l'Harmattan.
- 1993. « Nobles et religieux : l'intervention coloniale dans une rivalité ancienne », in *Nomades et commandants*, Bernus E., Boilley P., Clauzel J., Triaud J. L. (éds), Paris, Karthala, 61-68.
- 1999. « In Teduq dans la tradition touarègue », in Paris, Bernus E., Gressier P., *Vallée de l'Azawagh, Études nigériennes*, n° 57, St-Maur, Éditions Sèpia, 189-235.
- BERNUS E., BONTE P., BROCK L., CLAUDOT H., 1986. *Le fils et le neveu. Jeux et enjeux de la parenté touarègue*, Cambridge/Paris, CUP, MSH.
- BONTE P., 1994. « Manière de dire ou manière de faire : peut-on parler d'un mariage « arabe » ? », in Bonte P. (dir.), *Épouser au plus proche. Inceste, prohibitions et stratégies matrimoniales autour de la Méditerranée*. Paris, Éditions de l'EHESS, 371-398.
- BONTE P., CLAUDOT-HAWAD H., 1998. « Introduction : Savoirs et pouvoirs au Sahara. Formation et transformation des élites du monde nomade chez les Touaregs et les Maures », *Nomadic Peoples*, vol. 2, Issues 1/2, 5-13.
- BOUGCHICHE L., 1997. *Langues et littératures berbères des origines à nos jours. Bibliographie internationale et systématique*, Paris, Ibis Press.

- CHAKER S., 1994. « Dag (D2) », in *Encyclopédie berbère*, vol XIV, Aix-en-Provence, Édisud, 2172.
- 1995a. *Linguistique berbère. Études de syntaxe et de diachronie*, Paris-Louvain, Éditions Peeters.
- 1995b. « Dialecte (D42). Langue/Dialecte/Parler », in *Encyclopédie berbère*, vol. XV, Aix-en-Provence, Édisud, 2291-2295.
- 1996, « Écriture (graphie arabe) », in *Encyclopédie berbère*, vol. XVII, Aix-en-Provence, Édisud, 2580-2583.
- CLAUDOT-HAWAD H., 1993. « La coutume absente ou les métamorphoses contemporaines du politique chez les Touaregs », in H. Claudot-Hawad (dir.), *Le politique dans l'histoire touarègue*, Aix-en-Provence, *Les cahiers de l'IREMAM* (4), 67-86.
- CLAUDOT-HAWAD H. et HAWAD M., 1993 (1987). « Le lait nourricier de la société ou la prolongation de soi » in H. Claudot-Hawad, *Touaregs. Portraits en fragments*, Aix-en-Provence, Édisud, 39-66.
- DELHEURE J.-M., 1987, *Dictionnaire ouargli-français*, Paris-Louvain, Éditions Peeters-SELAF.
- DROUIN J., 1984. « Nouveaux éléments de sociolinguistique touarègue. Un parler méridional nigérien, la *tamasaghalt*, Paris, *Groupe Linguistique d'Études Chamito-Sémitiques*, G.L.E.C.S., XXIV-XXVIII, années 1979-1984, Geuthner, 507-520.
- HAMA, B., 1989. *Au carrefour du Soudan et de la Berbérie : Le sultanat touareg de l'Ayar*, Niamey, *Études Nigériennes*, n° 55.
- KHAMED ATTAYOUB A., 2002. « Les mots du voyage chez les Touaregs Aytawari Seslem Quelques éléments lexicologiques en *tetserrét*, in Claudot-Hawad H. (dir) *Voyager d'un point de vue nomade*, Éd. Paris-Méditerranée, Paris, 159-166.
- LEWICKI T., 1983. « Le Sahara oriental et septentrional dans le Haut Moyen-Âge, VIII^e-XII^e siècles », *Études Maghrébines et Soudanaises II*. Varsovie : Éditions Scientifiques de Pologne.
- MARTY A., 1975. *Histoire de l'Azawagh nigérien de 1899 à 1911*. Paris, mém. de l'EHESS.
- MOTYLINSKI G.A. de Calassanti, 1904. *Le dialecte berbère de R'adamès*. Paris. Leroux. XXXII, (Bull. de correspondance africaine : 28).
- NICOLAS F., 1950. *Tamesna. Les oulliminden de l'est ou Touareg Kel Dinnik*. Paris, Imp. Nationale.
- 1953. *La langue berbère de Mauritanie*. Dakar, IFAN.
- NORRIS H.T., 1975. *The Tuaregs : Their Islamic Legacy and its Diffusion in the Sabel*. Warminster, Wilts, Englands Aris and Phillips Ltd.
- PARIS F., BERNUS E., GRESSIER P., 1999. *Vallée de l'Azawagh (Sabara du Niger)*. Études nigériennes n° 57, St Maur, Éditions Sépia.
- TAÏFI M., 1992. *Dictionnaire tamazight-français (Parlers du Maroc central)*, Paris, l'Harmattan-Awal.
- TAÏNE-CHEIKH C., 1998. « Langues, savoirs et pouvoirs en milieu maure », *Nomadic Peoples*, vol. 2 Issues 1/2, 215-234.
- WALENTOWITZ S., 1996. « De la graine à l'enfant nommé. Venir au monde chez les Touaregs Kel Eghlal », *Cahiers de l'IREMAM*, 7-8, 93-111.
- 1998. « L'ignorance des Inesleman de la Tagaraygarayt par le pouvoir colonial. L'élite politique des religieux mise aux marges de l'histoire », *Nomadic Peoples*, vol. 2. 2 Issues 1/2, 39-64.

À paraître, « Lait d'honneur et seins charitables. À propos des pratiques d'allaitement non maternel chez les Touaregs de l'Azawagg », *in* D. Bonnet et *al.*, *L'allaitement en marge*.